

n'avait franchement aucun talent pour la politique, cette science qui est avant tout un talent inné qu'on perfectionne par la pratique des hommes et des affaires publiques. Caractère altier et tout d'une pièce, il considérait comme des trahisons et des actes de mauvaise foi les concessions, les biais, les atermoiements qui sont indispensables et d'usage courant dans la politique de clocher aussi bien que dans la grande politique internationale. Pour voir la maladresse de Feller dans les affaires purement politiques, on n'a qu'à lire dans le Dictionnaire historique l'article consacré à MACHIAVEL dans lequel Feller voit uniquement un fourbe. KAUNITZ, THUGUT, COBENZL et TRAUTTMANSDORFF étaient des hommes d'Etat qui appliquaient avec une maîtrise parfaite et une lucidité froide et impitoyable les principes de la raison d'Etat ; dépourvus de toute forme de scrupules et habiles à manier les hommes et les peuples comme des figures d'échiquier, ils avaient bien raison de regarder d'en haut ces agitateurs brabançons qui prêchaient l'insurrection pour le maintien de traditions religieuses et d'une constitution de l'époque « gothique ». Ni VONCK ni VAN DER NOOT n'étaient de taille à lutter contre ces disciples de Machiavel dont les intrigues et les finesses diplomatiques au sujet des affaires de Belgique ont été retracées de façon magistrale dans le premier volume de l'ouvrage de Paul Verhaegen sur la Belgique sous la domination française et dans l'introduction de l'ouvrage d'Albert Sorel sur l'Europe et la Révolution française.

M. Léon van der Essen a consacré une étude à l'influence de la révolution américaine sur la révolution brabançonne. Les rudes colons anglo-saxons du Nouveau Monde étaient habitués depuis des siècles à gérer eux-mêmes leurs affaires locales, leur pays n'avait pas de classes privilégiées ayant fait croire au peuple qu'il était de son propre intérêt de défendre leurs prérogatives de classe. Malgré les sympathies de beaucoup de Belges pour les « Bostoniens », ils étaient incapables de tirer des leçons des événements d'outre-mer, d'autant plus que la situation politique et sociale de leur pays différait complètement de celle des colonies de la couronne britannique.

La révolution brabançonne peut être considérée comme un exemple classique d'un « décalage chronologique », pour employer une expression de M. René Grousset. A une époque où Américains et Français attaquaient un ordre de choses ancestral pour le remplacer par des institutions élaborées par des philosophes qui se considéraient comme prêtres de la déesse Raison, les Brabançons se révoltaient pour la défense de la Joyeuse Entrée qui leur avait été octroyée au 14^e siècle par le duc Wenceslas de Luxembourg. Les cortèges de paysans brabançons qui venaient à Bruxelles, précédés de leurs curés portant des bannières religieuses, pour manifester sur les places publiques contre un souverain qui avait défendu des processions et supprimé des couvents rappelaient de façon étrange les foules pieuses que Pierre l'Ermite avait conduites à l'assaut de Jérusalem. Des religieux belges écrivaient des hymnes en l'honneur de tous les saints guerriers pour appeler leur protection sur les volontaires brabançons à une époque où des poètes français chantaient en termes enthousiastes les droits de l'homme et la chute imminente des tyrans. Feller avait bien raison de répéter à tout propos que *l'insurrection du Brabant* — le terme de révolution lui semblait inexact — *n'avait rien de commun avec celle des Français et celle des Liégeois.*